



HAL
open science

“ Quelques réflexions autour du chevet de la cathédrale
Saint-Étienne de Toulouse construite par l'évêque
Foulques ”

Christophe Balagna

► To cite this version:

Christophe Balagna. “ Quelques réflexions autour du chevet de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse construite par l'évêque Foulques ”. Bulletin de Littérature ecclésiastique, 2021, 488, pp. 27-56. hal-03777629

HAL Id: hal-03777629

<https://hal.science/hal-03777629>

Submitted on 8 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quelques réflexions autour du chevet de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse construite par l'évêque Foulques

Christophe BALAGNA
UR CERES
Institut catholique de Toulouse

Introduction

En France, la cathédrale, surtout quand elle est gothique, est généralement l'édifice religieux le plus remarquable et le plus emblématique de la cité épiscopale qui s'est développée autour d'elle. Pourtant, la ville de Toulouse, dont le patrimoine monumental du Moyen Âge est exceptionnel, n'est pas vraiment célèbre pour sa cathédrale dédiée au protomartyr. On pourrait même dire que dans le cadre d'un classement de ses monuments religieux les plus renommés, le siège de l'évêque apparaîtrait sans doute en troisième position, derrière l'ancienne collégiale Saint-Sernin, fleuron de l'art roman occidental et l'église des Jacobins, chef-d'œuvre du gothique méridional, voire du gothique tout court¹.

En effet, la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse est une construction étrange et intrigante, capable de déstabiliser le plus avisé des connaisseurs de l'art gothique et de ses nombreuses variations car l'édifice, au premier abord curieux, ne présente pas l'unité et l'harmonie qui se dégagent des monuments qui sont sortis de terre dans la première moitié du XIII^e siècle, comme cela peut être le cas avec les grandes cathédrales du gothique classique construites en Île-de-France et dans le nord de la France.

La cathédrale, isolée du reste de la ville - côté nord, par le square Cardinal-Saliège, côté ouest par la place Saint-Étienne - est bordée, à l'est, par la rue Sainte-Anne qui sépare le siège épiscopal du rempart antique qui se trouvait entre cette même rue et la rue Bida. Enfin, au sud, il ne reste que peu de traces de la présence du cloître roman, même si, au sud-ouest, l'ancien palais archiépiscopal reconstruit au XVIII^e siècle est toujours là, devenu le siège de la préfecture au début du XIX^e siècle².

Au sein de cet environnement spatial qu'il n'est pas facile d'embrasser, l'église, dans laquelle la brique prédomine, apparaît comme un monument dont la lisibilité des formes est complexe, conséquence des nombreux bouleversements dont elle a fait l'objet au cours du Moyen Âge. Elle présente en fait deux parties bien différenciées : la nef, à vaisseau unique, a été construite dans la première moitié du XIII^e siècle et donne sur un chœur très long et très large, à déambulatoire et chapelles rayonnantes, élevé dans le dernier quart du XIII^e siècle et les premières décennies du siècle suivant (Fig. 1).

Cela signifie deux choses : d'une part, un peu avant 1272, l'évêque Bertrand de L'Isle-Jourdain décide de transformer la cathédrale - pourtant très récente puisqu'elle fut reconstruite au début de ce siècle par l'évêque Foulques - en commençant les travaux par le chœur des chanoines à l'est et, d'autre part, ce programme architectural ne put être mené à son terme de sorte que la nef à vaisseau unique du début du XIII^e siècle est toujours là. Cette interruption des travaux, définitive, est pour l'historien de l'art un heureux hasard puisqu'elle lui permet d'admirer la nef de Foulques qui aurait dû normalement disparaître dans le projet de Bertrand de L'Isle-Jourdain et de ses successeurs.

¹ Jules de LAHONDÈS, *Les Monuments de Toulouse*, Toulouse, 1920, donne néanmoins à la cathédrale la première place de son ouvrage (pp. 25-58) puisqu'il l'aborde juste après l'introduction consacrée à Toulouse romaine et chrétienne (pp. 5-24).

² Sur l'environnement de la cathédrale et sur ses évolutions au cours des siècles, Quitterie CAZES, *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, Archéologie du Midi Médiéval, Supplément n° 2, Carcassonne, 1998.

Dans le cadre de cet article, je voudrais concentrer mon propos sur le chœur de la cathédrale de Foulques, remplacé par l'actuel. Quelle était sa forme ? Son élévation ? Quelles étaient ses dimensions ? S'il est impossible aujourd'hui de présenter de véritables conclusions sur ce point, il peut être néanmoins intéressant de proposer une ou plusieurs hypothèses à partir de monuments régionaux contemporains de la cathédrale de Foulques et dont les chevets pourraient aider à mieux appréhender l'aspect du chœur de la cathédrale du début du XIII^e siècle.

Une nécessaire mise au point historiographique

Depuis les travaux de Jules de Lahondès, à la fin du XIX^e siècle³, la cathédrale a fait l'objet de nombreuses études dont le présent article n'est pas destiné à faire l'inventaire. On se contentera de noter la façon dont la question du chœur de la cathédrale de Foulques a été appréhendée par les chercheurs.

Que ce soit dans l'imposante monographie qu'il lui a consacré ou dans d'autres travaux, J. de Lahondès n'accorde que peu d'importance à la façon dont devait se présenter le chœur de la cathédrale du XIII^e siècle. D'ailleurs, quand il l'évoque, on ne sait pas s'il parle du chœur de la cathédrale romane qui aurait été conservé ou de celui qui l'aurait remplacé environ un siècle plus tard⁴.

Dans la première moitié du XX^e siècle, Raymond Rey s'est lui aussi intéressé à la cathédrale toulousaine, sans toujours se départir des hypothèses et des conclusions qui avaient été formulées avant lui. Il fut l'une des chevilles ouvrières de l'organisation du congrès de la Société Française d'Archéologie à Toulouse en 1929 et s'occupa de rédiger plusieurs monographies, dont celle de la cathédrale, qui parurent l'année suivante⁵. Comme J. de Lahondès, R. Rey suppose que le chœur de la cathédrale de Foulques pourrait bien être celui de la cathédrale romane⁶. Deux observations doivent être faites ici : d'une part, on remarque que l'idée d'une conservation du chœur roman semble aller de soi et, d'autre part, la conservation du chœur roman se justifierait par le caractère très récent de ce dernier et parce que la nef gothique de Foulques a conservé les murs gouttereaux de la nef de la fin du XI^e et du début du XII^e siècle⁷.

Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, les études se sont multipliées, notamment au plan historique, architectural et archéologique⁸. Les *Cahiers de Fanjeaux* ont fort justement consacré un volume entier au gothique méridional dont la cathédrale de Foulques, construite dans la première moitié du XIII^e siècle est apparue comme le modèle initial⁹. Si l'on cite souvent la contribution de Daniel Drocourt, dont nous reparlerons un peu plus loin, on oublie souvent de mentionner que l'article de Viviane Paul a abordé la question du chevet en plus de celle de la nef¹⁰. Pour elle, la nef unique ne semble pouvoir être associée qu'à une abside à pans coupés dont la largeur serait équivalente à celle de la nef¹¹, voire légèrement moindre¹². Elle estime d'ailleurs que l'adoption de

³ J. de LAHONDÈS, *L'église Saint-Étienne, cathédrale de Toulouse*, Toulouse, 1890.

⁴ J. de LAHONDÈS, *Les Monuments de Toulouse*, p. 33 : « La nef était terminée par une large abside ou plus probablement par une abside flanquée de deux absidioles, car une abside eût été bien large. On en voit les arrachements se bosseler près de la sacristie et au-dessous de l'orgue ».

⁵ Raymond REY, « La cathédrale Saint-Étienne de Toulouse », dans *Congrès archéologique de France, Toulouse, 1929*, Paris, 1930, pp. 69-86.

⁶ *Idem*, pp. 72-73 : « Il ne semble pas que l'ancien chœur ait été alors reconstruit, car on ne s'expliquerait pas la nécessité d'en refaire un autre cinquante ans plus tard. Du reste, les dimensions de la nef, calquées sur les murs extérieurs de l'ancienne église, indiquent clairement que la nef se raccordait au chevet de la cathédrale élevée par l'évêque Izarn ».

⁷ C'est la même chose dans R. REY, *La cathédrale de Toulouse*, coll. « Petites monographies des grands édifices de la France », Paris, 1929.

⁸ Élie LAMBERT, *Abbayes et cathédrales du Sud-Ouest*, Toulouse, 1958, pp. 84-110.

⁹ *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIII^e siècle*, Cahiers de Fanjeaux n° 9, Toulouse, 1974.

¹⁰ Viviane PAUL, « Le problème de la nef unique », dans *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIII^e siècle*, pp. 21-53.

¹¹ *Idem*, p. 24. Elle signale l'existence d'une formule tripartite du chœur – une abside flanquée de deux absidioles – mais la juge « accessoire ».

¹² *Idem*, p. 26.

l'abside polygonale est liée au développement de la fenêtre gothique dans le midi¹³, longue et étroite, oubliant que les chœurs rectangulaires ou à fond plat sont eux aussi particulièrement adaptés au percement de vastes ouvertures, comme en témoignent de nombreux édifices du XIII^e siècle : à ce titre, l'exemple du chœur de la cathédrale de Laon, bien qu'éloigné géographiquement du midi, me paraît tout à fait significatif.

Dans la contribution suivante, D. Drocourt, comme V. Paul, s'intéresse à la nef à vaisseau unique, à son voûtement surtout et donc aux différentes phases de construction des trois travées occidentales de cette nef qui sont toujours en place¹⁴. S'il ne mentionne jamais le chœur de Foulques¹⁵, il rapproche la nef du début du XIII^e siècle d'autres églises qui semblent avoir bénéficié de l'influence du chantier toulousain et dont nous reparlerons plus tard : l'église Saint-Alain de Lavaur et Notre-Dame du Bourg à Rabastens, entre autres¹⁶. Dans ces deux églises, avant les transformations ultérieures, la nef à vaisseau unique se terminait par un chœur à fond plat.

Même si Marcel Durliat en parle dans l'étude qu'il a rédigée pour ce volume des Cahiers de Fanjeaux¹⁷, c'est dans le remarquable article qu'il a publié la même année que la question de la forme du chœur fait véritablement irruption dans les recherches sur la cathédrale de Foulques et sur le gothique méridional en général¹⁸. En fait, M. Durliat questionne indirectement le chœur de Saint-Étienne en montrant l'importance des premières églises construites par les Dominicains et les Franciscains, à Toulouse, dans la première moitié du XIII^e siècle. Rappelons que l'évêque Foulques, le 24 décembre 1230, posa la première pierre de l'église des Dominicains, construite en seulement quelques années puisqu'achevée en 1234. L'édifice était très simple, formant un rectangle de 60 m de long sur 20 m de large (comme la largeur de la nef de Foulques), se terminant, à l'est par un mur rectiligne. Au même moment, les Franciscains de Toulouse élevaient un édifice à peu près comparable en dimensions, toujours de forme rectangulaire et se terminant sans doute lui aussi par un mur droit. Seule la nef était différente : à deux vaisseaux chez les Prêcheurs, elle est passée à un seul vaisseau chez les Cordeliers¹⁹.

M. Durliat met également en avant les transformations que connaissent ces premiers édifices vers le milieu du siècle avec le remplacement du chœur à fond plat par un sanctuaire polygonal²⁰, lequel va véritablement caractériser ce que l'on va appeler la deuxième génération des édifices du gothique méridional, constituée de ses plus belles réussites. La forme rectangulaire du chœur des premières églises des Dominicains et des Franciscains vient-elle de la cathédrale de Toulouse ? Ou est-ce le deuxième chœur, polygonal, de ces églises des Mendiants qui fut copié sur celui du siège épiscopal ? M. Durliat ne semble pas privilégier cette deuxième possibilité par rapport à la première.

La question de la naissance du gothique méridional réapparaît dans l'étude très pertinente de Jean-Louis Biget qui paraît en 1979²¹. À l'instar de M. Durliat, l'auteur fait de la cathédrale Saint-Étienne le modèle d'une première génération des monuments du gothique méridional. Pourtant, si la cathédrale de Foulques se dessine comme un chantier en phase avec les bouleversements politiques et religieux des années 1200, devenant le symbole d'un art désormais militant, l'aspect du chœur ne fait l'objet d'aucune conjecture, ce que l'on peut comprendre au vu de l'absence de tout vestige²². En revanche, l'affirmation de l'existence d'une filiation de Saint-Étienne donnant naissance à la fameuse

¹³ *Idem*, pp. 36-37.

¹⁴ Daniel DROCOURT, « Le voûtement de la nef raymondine de la cathédrale de Toulouse », dans *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIII^e siècle*, p. 55-70.

¹⁵ Contrairement à ce que dit Marcel DURLIAT dans « L'architecture gothique méridionale au XIII^e siècle », dans *École antique de Nîmes*, n° 8-9, 1973-1974, p. 88.

¹⁶ D. DROCOURT, « Le voûtement de la nef raymondine de la cathédrale de Toulouse », p. 65.

¹⁷ M. DURLIAT, « Le rôle des ordres mendiants dans la création de l'architecture gothique méridionale », dans *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIII^e siècle*, pp. 71-85.

¹⁸ M. DURLIAT, « L'architecture gothique méridionale au XIII^e siècle », pp. 63-132.

¹⁹ Marcel DURLIAT, « Le rôle des ordres mendiants dans la création de l'architecture gothique méridionale », dans *La naissance et l'essor du gothique méridional au XIII^e siècle*, p. 75.

²⁰ *Idem*, pp. 78-79, 82-83 ; « L'architecture gothique méridionale au XIII^e siècle », pp. 101, 103, 106.

²¹ Jean-Louis BIGET, « L'architecture gothique du Midi toulousain », dans *Revue du Tarn*, 1979, pp. 503-541.

²² *Idem*, pp. 505-513.

« première génération » du gothique méridional, dont Notre-Dame du Bourg, Saint-Alain de Lavaur et Saint-Jean de Najac peuvent apparaître comme les représentants les plus aboutis, laisse à penser que les chœurs à fond plat de ces édifices ont pu être influencés par la forme du sanctuaire toulousain.

Une nouvelle étape est franchie en 1979-1980 dans la connaissance de l'édifice, notamment pour l'époque médiévale²³. Tout d'abord, l'analyse architecturale de la nef à vaisseau unique (plan, élévation, couverture) et l'étude des éléments sculptés, notamment des vingt-six chapiteaux placés au-dessus des pilastres, permettent à Yvette Carbonell-Lamothe d'échafauder l'hypothèse d'une nef prévue, au départ, pour être charpentée (sur arcs diaphragmes), avant qu'elle soit voûtée d'ogives. C'est ainsi qu'est, momentanément, abandonnée l'idée que cette nef ait pu être le modèle de la première génération des monuments du gothique méridional²⁴. Pourtant, aujourd'hui, la « vieille nef » de la cathédrale Saint-Étienne a bien retrouvé son statut de prototype, non exempt de maladroites et d'anomalies, et la possibilité que la nef ait été destinée à être charpentée n'est plus tenable à l'heure actuelle. Ensuite, il est question de ce qui se trouvait à l'est des trois travées de la nef et notamment de ce que Guillaume de Catel, au XVII^e siècle²⁵, semble définir comme un chœur²⁶. Nous verrons plus loin que ces éléments ne peuvent correspondre à l'emplacement du chœur de la cathédrale romane qui se trouvait bien plus loin, à l'est²⁷.

On le voit, les travaux successifs qui ont été réalisés depuis la fin du XIX^e siècle n'ont pas permis, au moment où paraît l'étude précédente, de lever le doute sur la forme du chœur présent au bout de la nef à vaisseau unique construite par Foulques durant son épiscopat (1206-1231) et achevée avant le milieu du siècle. Deux hypothèses sont généralement formulées : soit le chœur roman était toujours en place, soit le chœur était du début du XIII^e siècle, sans qu'on puisse en préciser la forme. Dans le cadre de cette dernière supposition, on peut envisager trois possibilités, soit une grande abside semi-circulaire, soit un chœur à fond plat, soit un chœur polygonal.

En 1998, est publiée la thèse de Quitterie Cazes consacrée au quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne et à l'église elle-même²⁸. En dehors des nombreux apports de ce travail très neuf, qui mêle habilement l'étude des textes, l'archéologie et l'histoire de l'art, l'auteure propose un véritable renouvellement de nos connaissances, d'abord sur la cathédrale romane, aussi difficile à appréhender, à première vue, que celle qui lui a succédé et, ensuite, sur cette dernière (Fig. 2). En effet, lors de ses recherches, Q. Cazes a pu bénéficier des observations qui furent faites lors de campagnes archéologiques inédites. Ainsi, elle a montré que le mur sud du chœur actuel prend appui, sur la majeure partie de sa longueur, sur un mur roman qui est aussi celui qui soutenait la toiture installée au-dessus de la galerie nord du cloître, mitoyenne du mur sud du chœur de la cathédrale romane, celle-là même qui fut construite à la fin du XI^e siècle sous l'évêque Isarn (1071-1105)²⁹.

De plus, les fouilles menées en 1983 et en 1989 dans la partie sud du chœur ont révélé l'existence de fragments de murs très larges – plus de 2,10 m pour l'un, entre 2,60 et 2,70 m pour

²³ Daniel CAZES, Yvette CARBONELL-LAMOTHE et Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, « Recherches sur la Cathédrale Saint-Étienne de Toulouse », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. XLIII, 1979-1980. L'étude commence par l'évocation des travaux et restaurations réalisés aux XIX^e et XX^e siècles.

²⁴ *Idem*, pp. 81-106.

²⁵ Guillaume de CATEL, *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, Toulouse, 1633.

²⁶ « En restablissant le chœur (sous le cardinal de Joyeuse), l'on abattit deux chapelles qui étaient aux deux côtés de la porte qui paraissaient fort anciennes et avoir été basties depuis longtemps auparavant que messire Bertrand de l'Isle ne fist bâtir le chœur : elles étaient voûtées d'une voûte fort basse n'excedant pas la hauteur de trois toises : tellement que par ce moyen l'on fist le chœur plus long qu'il n'était de trois chaires de chasque costé ». D. CAZES, Y. CARBONELL-LAMOTHE et M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, « Recherches sur la Cathédrale Saint-Étienne de Toulouse », p. 106.

²⁷ Quitterie CAZES et Olivier TESTARD, « Saint-Étienne de Toulouse : de la cathédrale romane à la première cathédrale gothique », dans *Congrès archéologique de France, Monuments en Toulousain et Comminges, 1996*, Paris, 2002, pp. 199-211, notamment pp. 199-200.

²⁸ Q. CAZES, *Le quartier canonial de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse*, ouvr. cit. Quelques années plus tôt, Q. Cazes avait publié une première conclusion générale à sa thèse : « La cathédrale de Toulouse et son environnement (XII^e-XIV^e siècle) », dans *La cathédrale (XII^e-XIV^e siècle)*, Cahiers de Fanjeaux n° 30, Toulouse, 1995, pp. 31-59.

²⁹ *Idem*, pp. 62-63.

l'autre – qui pourraient être les vestiges du chevet, tripartite, de la cathédrale romane³⁰. En ce qui concerne le chœur gothique, il semble avoir bel et bien existé : pour l'auteure, la portion d'élévation qui se trouve à l'extrémité orientale du mur sud³¹ est le témoignage d'une reconstruction du chœur dont « les campagnes ultérieures ont fait disparaître les témoins³² ».

Le chœur gothique du début du XIII^e siècle, construit par Foulques, se trouvait donc sans doute un peu au-delà du chœur roman. Il constituait l'extrémité orientale d'un édifice très original, long d'environ 100 m, constitué d'une vaste nef à vaisseau unique qui donnait directement, sans l'intermédiaire d'un transept, dans un chœur dont le plan, les dimensions et l'élévation restent à définir³³.

Les publications plus récentes n'ont pas permis de révéler de nouveaux éléments concernant le chœur de la cathédrale de Foulques même si certains travaux constituent des synthèses propres à éclairer les états roman et gothique de la cathédrale toulousaine³⁴. Pour la première fois, dans cet article de Q. Cazes et O. Testard, la portion d'élévation qui se trouve à l'extrémité orientale du mur sud est attribuée au premier tiers du XIII^e siècle, indice fourni par le module des briques utilisées³⁵.

En 1999, une intéressante étude d'O. Testard concerne indirectement le sanctuaire de Foulques et permet d'imaginer un type de chœur en particulier, comme nous le verrons plus loin³⁶. L'analyse archéologique de la façade, bouleversée au XV^e siècle, autorise à imaginer la façon dont Foulques l'avait prévue au début du XIII^e siècle, au moment où il lance la reconstruction de la cathédrale (Fig. 3).

La façade occidentale, donnant sur une travée supplémentaire à la nef romane dont les murs gouttereaux ont été conservés, était à la fois parfaitement composée et très articulée : au rez-de-chaussée, trois portails, en plein cintre, donnaient sur la nef désormais à vaisseau unique, même si les trois portails alignés peuvent rappeler, volontairement, la disposition à trois vaisseaux de la nef des années 1100.

Les trois portails saillants étaient surmontés, au premier niveau, d'un passage qui court au devant de sept fenêtres en plein cintre mises en valeur à l'intérieur par une arcature aveugle reposant sur des colonnettes de marbre et sur des chapiteaux sculptés typiques des années 1200. Au-dessus, sous un grand arc brisé qui s'appuie sur les deux contreforts nord-ouest et sud-ouest, a été percée une grande rose à colonnettes encadrée par deux fenêtres en plein cintre³⁷.

Les différentes analyses ont montré que la façade avait vraisemblablement été mise en place au début du chantier de la reconstruction, en lien avec la travée supplémentaire à la nef romane. Puis, le chantier s'est déplacé au niveau du nouveau chœur venu remplacer l'ancien³⁸. Enfin, l'œuvre se serait prolongée d'est en ouest, vers la façade. Désormais, cette dernière ouvre sur une place venue remplacer le cimetière existant. La place, installée devant l'église, a pu jouer un rôle dans la lutte

³⁰ *Idem*, pp. 63-65. On trouvera une analyse plus fine de ces vestiges dans « La cathédrale Saint-Étienne de Toulouse à l'époque romane », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LIV, 1994, pp. 71-83.

³¹ *Idem*, pp. 64-65.

³² *Idem*, p. 73.

³³ On peut noter la proximité de certaines des dimensions de la cathédrale (environ 100 m de long, une nef de 20 m de large environ) avec les dimensions de l'ancienne abbatiale Notre-Dame de l'Assomption de Grandselve, sanctuaire de la plus grande abbaye cistercienne du Haut-Languedoc (environ 101 m de long pour une nef, à trois vaisseaux, d'environ 20 m de large). Nous verrons plus loin toute l'importance de l'abbaye de Grandselve pour l'évêque Foulques.

³⁴ Je pense notamment à Q. CAZES et O. TESTARD, « Saint-Étienne de Toulouse : de la cathédrale romane à la première cathédrale gothique », art. cit.

³⁵ *Idem*, p. 210. En outre, les auteurs signalent qu'« un autre indice de l'importance de ces travaux est indirectement fourni par la quantité de briques épaisses issues de la démolition du chœur, réemployées dans les fondations et parties basses de l'œuvre de Bertrand de l'Isle-Jourdain ».

³⁶ O. TESTARD, « La vieille nef de la cathédrale de Toulouse et ses origines méridionales », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LIX, 1999, pp. 73-91.

³⁷ *Idem*, pp. 78-82. La figure 8 propose une restitution de la façade. C'est la fig. 3 de la présente étude.

³⁸ *Idem*, pp. 84-86. La figure 12 propose une restitution de la première campagne de construction.

contre l'hérésie des bonshommes, menée, en ces premières années du XIII^e siècle, par Foulques, ses religieux et différents prédicateurs³⁹.

Depuis le début du XXI^e siècle, peu de travaux ont été consacrés à la question du chœur de la cathédrale de Foulques. En 2010, paraît une remarquable synthèse consacrée à Toulouse à l'époque médiévale⁴⁰. La partie orientale de la ville romaine, la zone dans laquelle s'installe le groupe cathédral, l'évolution du site épiscopal, des monuments qui y ont été construits, plus particulièrement la cathédrale Saint-Étienne de l'époque romane, sont abordés dans l'ouvrage sans que soit traitée, de façon particulière, l'énigme du chœur du XIII^e siècle⁴¹. En 2014, Jean-Louis Rebière, à l'occasion d'un article consacré au transept de Jean d'Orléans⁴², revient sur la construction de la cathédrale de Foulque. Bizarrement, il semble faire fi des recherches précédentes, notamment des découvertes archéologiques mentionnées plus haut, et postule que la nef aurait été construite « au-devant de l'ancien chœur roman⁴³ », se demandant si un chœur gothique a bien été édifié.

À l'exception de cette dernière interprétation, la plupart des chercheurs semblent accepter l'idée d'une destruction du chœur roman d'Isarn et de la construction d'un nouveau - par l'évêque Foulques dans les premières années de son épiscopat - dont, malheureusement, il ne reste aucune trace incontestable. À mon tour, je désire m'inscrire dans cette lecture de l'évolution des parties orientales de la cathédrale Saint-Étienne à l'époque gothique. C'est pourquoi je propose quelques pistes de réflexion concernant la forme qu'a pu présenter le chœur du début du XIII^e siècle en m'appuyant notamment sur l'environnement architectural régional vers 1200, sur les liens entre Foulques et le monde cistercien, sur les monuments de la première moitié du siècle, voire postérieurs à 1250, qui ont pu bénéficier du modèle toulousain et, enfin, sur l'élévation de la façade occidentale qui peut permettre d'imaginer l'élévation du chœur en question.

Peut-on envisager un chœur à fond plat ?

Comme je l'ai signalé plus haut, il n'y a, à mon avis, que trois types de chœur admissibles : soit une grande abside semi-circulaire, soit un sanctuaire à fond plat (ou à chevet plat), soit un chœur polygonal. Je pense que l'on peut éliminer d'emblée l'idée de l'existence d'un grand sanctuaire semi-circulaire probablement voûté en cul-de-four et il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, construire un chœur semi-circulaire pour remplacer un chœur tripartite supposé de même forme paraît très étrange. En effet, vers 1200, les évolutions de style, les améliorations techniques, les innovations dans le domaine du voûtement conduisent commanditaires et maîtres d'œuvre à envisager de nouvelles solutions dans le cadre de l'aménagement des espaces sacrés.

Ensuite, construire une grande abside semi-circulaire aussi large que la nef à vaisseau unique, soit 20 m environ, n'est pas sans poser de nombreux problèmes structurels. Les grandes absides de ce type encore conservées dans le midi de la France ne sont pas légion. On peut citer celle de l'ancienne collégiale Saint-Caprais d'Agen, devenue cathédrale en 1803, mesurant 15,50 m de diamètre⁴⁴, celle de

³⁹ L'étude d'O. Testard a été prolongée par un nouvel article publié deux ans plus tard et entièrement consacré à la façade occidentale de la cathédrale, « Réflexions sur la signification de la façade occidentale de la cathédrale de Toulouse », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXI, 2001, pp. 93-110. Nous reviendrons sur cette étude un peu plus loin.

⁴⁰ *Toulouse au Moyen Âge, 1000 ans d'histoire urbaine*, ouvrage collectif, Toulouse, 2010.

⁴¹ *Idem*, pp. 69-72. Q. Cazes pense que le chœur roman a pu être aligné sur celui de l'église Saint-Jacques, située au sud du cloître.

⁴² Jean-Louis REBIÈRE, « La cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, le transept de Jean d'Orléans », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXXIV, 2014, pp. 121-137.

⁴³ *Idem*, p. 121.

⁴⁴ René CROZET, « Saint-Caprais d'Agen », dans *Congrès archéologique de France, Agenais, 1969*, Paris, 1969, pp. 82-97 ; Pierre DUBOURG-NOVES, *Guyenne romane*, La-Pierre-qui-Vire, 1969, pp. 254-256 ; Jean CABANOT, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, 1987, notamment pp. 186-189.

l'église Saint-Jean de Côle, qui mesure 17 m de diamètre⁴⁵ ou la grande abside polygonale de la cathédrale Saint-Étienne de Cahors, dont l'abside, de 17 m de large, est encore plus impressionnante qu'à Agen⁴⁶. Une abside de 20 m de large à Toulouse aurait constitué quelque chose de tout à fait inédit mais aussi d'incongru au début du XIII^e siècle au moment où la voûte d'ogives, utilisée probablement sur toute la longueur de la nef, était en train de s'imposer petit à petit dans le paysage monumental religieux du midi de la France.

Si la construction de sanctuaires semi-circulaires voûtés d'ogives, ou dont la voûte en cul-de-four est renforcée de nervures, est perceptible dans des édifices de la deuxième moitié du XII^e siècle situés dans le nord de l'Espagne⁴⁷, cette solution ne semble pas avoir intéressé les constructeurs de ce côté-ci des Pyrénées, en dehors de quelques monuments, notamment rouergats, très intéressants au demeurant⁴⁸.

Enfin, et faisant suite à cette dernière hypothèse, on pourrait objecter que Foulques aurait pu décider de conserver au sanctuaire son aspect semi-circulaire, en passant d'un chœur tripartite à un chœur unique, mais cela est contredit par l'aspect totalement novateur du reste de la cathédrale du début du XIII^e siècle qui semble vouloir, par son plan et par son voûtement, entre autres, rompre avec le passé⁴⁹.

Au sujet de la présence d'un chœur polygonal - à trois ou à cinq pans coupés ? - j'aurais tendance à émettre les mêmes réserves d'ordre technique eu égard à la largeur considérable de la nef. Même si le sanctuaire pouvait être un peu plus étroit que cette dernière, comme l'a proposé V. Paul, on se retrouve néanmoins confronté à des dimensions colossales que la maîtrise toute relative du voûtement d'ogives dans le midi de la France autour de 1200 ne permettait sans doute pas de franchir⁵⁰. En outre, comme on a pu le voir ci-dessus, les premiers chœurs à pans coupés de belles dimensions n'apparaissent, à Toulouse, que vers le milieu du XIII^e siècle, chez les Dominicains et chez les Franciscains, en remplacement d'un chœur à fond plat. Peut-être ce dernier est-il la preuve d'une influence directe du chœur de la cathédrale Saint-Étienne ?

⁴⁵ Évelyne PROUST, « L'église Saint-Jean de Côle », dans *Congrès archéologique de France, Périgord, 1998*, Paris, 1999, pp. 293-301. L'abside et les trois chapelles rayonnantes, polygonales, ne paraissent pas antérieures au deuxième quart du XII^e siècle.

⁴⁶ R. REY, *La cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupes d'Aquitaine*, Cahors, 1925 et M. DURLIAT, « La cathédrale Saint-Étienne de Cahors. Architecture et sculpture », dans *Bulletin Monumental*, 1979, pp. 285-340 ont étudié en détail le chœur en partie roman de la cathédrale qui était en construction au début du XII^e siècle. Mais les travaux menés par Maurice Scellès et Gilles Séraphin sur les parties gothiques de la cathédrale de Cahors ont remis en question les conclusions de R. Rey et de M. Durliat et ont prouvé l'existence, à l'époque romane, d'un chœur à déambulatoire et chapelles rayonnantes. Maurice SCELLÈS et Gilles SÉRAPHIN, « Les « dates » de la rénovation gothique de la cathédrale de Cahors », dans *Bulletin Monumental*, 2002, pp. 249-273. Sur ces grands sanctuaires de la fin du XI^e siècle et du début du XII^e siècle, Christophe BALAGNA, « Autour du chapiteau roman provenant de Saint-Orens d'Auch : nouvel éclairage sur un grand monument médiéval de Gascogne centrale », dans *Actes de la 8^e journée de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art d'Ornèze* (2019), Auch, 2020, pp. 32-76.

⁴⁷ Les sanctuaires dont la voûte est renforcée de nervures sont parfois polygonaux, comme à San Gil de Luna en Aragon. Il s'agit parfois de voûtes romanes associées à des arcs diagonaux, non de voûtes d'ogives à proprement parler. José Luis GARCÍA LLORET, « Luna. Iglesia de San Gil », dans *Enciclopedia del Románico en Aragón*, vol. 1, Aguilar de Campoo, 2010, pp. 420-436, spécialement pp. 421-425.

⁴⁸ Je pense notamment aux églises de Montjoux, près de Millau, et de Perse, à Espalion, dont les absides, polygonales, sont renforcées d'arcs diagonaux. S'agit-il véritablement de voûtes d'ogives ? À Castelanau-Pégayrolles, l'église Notre-Dame possède un chœur polygonal, renforcé de nervures partant du milieu des quatre murs, non des angles. Pour Perse, Nelly POUSTHOMIS-DALLE, « Perse (commune d'Espalion), église Saint-Hilarian-Sainte-Foy », dans *Congrès archéologique de France, Aveyron, 2009*, Paris, 2011, pp. 263-277. Pour l'église Notre-Dame de Castelanau-Pégayrolles, Jean-Claude FAU, « Églises Saint-Michel et Notre-Dame de Castelanau-Pégayrolles (canton de Saint-Bauzély) », dans *Rouergue roman*, La-Pierre-qui-vire, 1991, pp. 356-357.

⁴⁹ Je ne m'appesantis pas sur les spécificités liturgiques d'un tel chœur, sur la disposition et l'utilisation des espaces réservés aux religieux puisque nous ne savons rien d'eux, du moins à ce moment-là.

⁵⁰ Les grands chœurs polygonaux du gothique méridional ne seront construits et voûtés que dans les dernières décennies du XIII^e siècle voire au début du siècle suivant, dans l'église des Franciscains de Toulouse et à Sainte-Cécile d'Albi. On peut aussi évoquer les difficultés à voûter le chœur heptagonal de l'église des Dominicains de Toulouse, même si les impératifs techniques sont ici un peu différents, liés à la présence de supports médians et donc à la division de la nef en deux vaisseaux.

La possibilité de l'existence d'un chœur rectangulaire à l'extrémité de la nef de Foulques est en revanche beaucoup plus plausible que les deux propositions précédentes. Comme de nombreux chercheurs l'ont remarqué, la nef à vaisseau unique à chevet plat appartient aux traditions constructives méridionales, notamment à l'époque romane. Qu'elle soit charpentée, ou voûtée, l'église à un seul vaisseau terminée par un chœur rectiligne s'inscrit parfaitement dans les habitudes architecturales régionales, plus particulièrement aux XI^e et XII^e siècles⁵¹. Lorsqu'elles sont voûtées, ces églises sont surmontées d'un berceau, généralement brisé, qui a pu préparer les constructeurs et les commanditaires à la réception de la voûte d'ogives, étendue vraisemblablement à toute la cathédrale de Foulques⁵². Il existait d'ailleurs, au XII^e siècle, des nefs très larges, comme celles de Saint-Pons de Thomières ou d'Agde, respectivement d'environ 15 m et 13 m de large se terminant, au-delà d'un transept saillant, par un chœur à fond plat très ouvert en direction du nord et du sud⁵³.

Ce schéma semble avoir été également privilégié par les constructions des ordres hospitaliers et militaires aux XII^e et XIII^e siècles. Certaines églises de Gascogne centrale, construites en briques, ou de l'Agenais et du Bordelais, plus généralement en pierre, peuvent constituer d'intéressants jalons dans la diffusion d'un type d'édifice propre à recevoir la voûte d'ogives en remplacement du berceau brisé⁵⁴. En général, la dernière travée de la nef rectangulaire y sert de sanctuaire. À l'intérieur, les travées sont séparées par des pilastres rectangulaires qui reçoivent des doubleaux de même forme et de même profil que les voûtes. Des contreforts sont établis, à l'extérieur, au droit des doubleaux ainsi qu'aux quatre angles de ce volume rectangulaire. C'est ainsi que se présentent, à quelques détails près, les élévations intérieures et extérieures des trois travées subsistantes de la nef de Foulques⁵⁵.

Même s'il n'est pas systématique et le seul utilisé⁵⁶, le sanctuaire à fond plat achève un certain nombre d'édifices cisterciens construits dans la deuxième moitié du XII^e siècle⁵⁷, notamment l'abbatiale disparue de Grandselve, en Tarn-et-Garonne, à laquelle Foulques était, semble-t-il, très attaché⁵⁸. On sait toute l'importance de l'art cistercien – notamment dans les domaines de l'architecture et de la sculpture – dans le passage du roman au gothique⁵⁹. À ce sujet, on a, depuis longtemps, mentionné les liens entre la cathédrale de Toulouse et l'art cistercien, dont le point commun est Foulques lui-même⁶⁰. Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à attribuer la construction de

⁵¹ À ce propos, C. BALAGNA, « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », dans *Les ordres religieux militaires dans le Midi (XII^e-XIV^e siècles)*, 41^e Cahiers de Fanjeaux, Toulouse, 2006, pp. 213-238.

⁵² O. Testard a lui aussi proposé que la voûte en berceau brisé ait permis de faciliter la transition en direction de la voûte d'ogives dans « La vieille nef de la cathédrale de Toulouse et ses origines méridionales », art. cit., notamment pp. 86-89.

⁵³ *Idem*, pp. 87-88.

⁵⁴ C. HIGOUNET et J. GARDELLES, « L'architecture des ordres militaires dans le Sud-Ouest de la France », dans *Actes du 87^{ème} Congrès des Sociétés Savantes, Poitiers, 1962-1963*, Comité des Travaux historiques et scientifiques, Paris, 1963, pp. 173-194 ; C. BALAGNA, « Les églises de Lau et de l'Hôpital-Sainte-Christie, prototypes de l'édifice gothique à vaisseau unique et chevet plat en Gascogne centrale », dans *Actes de la 22^e Journée des Archéologues Gersois, (Riscle 2000)*, Auch, 2001, pp. 79-97 ; « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », art. cit.

⁵⁵ C'est d'ailleurs vers 1200 que l'on voit apparaître en Gironde des sanctuaires à fond plat voûtés d'ogives. J. GARDELLES, « Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique (fin XII^e-XIII^e siècle) », dans *De la création à la restauration, Travaux d'histoire de l'art offerts à Marcel Durliat*, Toulouse, 1992, pp. 371-378.

⁵⁶ On trouve en effet quelques sanctuaires polygonaux dans les abbayes cisterciennes du XII^e siècle, à Obazine, Fontfroide...

⁵⁷ On peut citer, par exemple, l'église de Fontenay en Bourgogne, celle de Noirlac, dans le Berry mais aussi, dans le midi, l'ancienne abbatale de l'Escaladieu, en Bigorre, l'église de Sylvanès, en Rouergue, celle de Silvacane en Provence...

⁵⁸ D. CAZES, « Sur quelques roses à rayonnement de colonnettes du XIII^e siècle en Languedoc et en Catalogne », dans *Revue de Comminges*, 1980, pp. 627-642 ; *Grandselve, l'abbaye retrouvée*, ouvrage collectif, Groupe de Recherches Historiques et Généalogiques de Verdun-sur-Garonne, Mercuès 2006 ; D. CAZES, Nicolas PORTET, « Bouillac, abbaye cistercienne de Grandselve », dans *Congrès archéologique de France, Monuments de Tarn-et-Garonne, 1998*, Paris, 2012, pp. 95-110. Signalons tout de même que le chœur à fond plat était relativement modeste, mesurant 12 m de long pour 9,50 m de l'arge.

⁵⁹ J.-L. BIGET, Henri PRADALIER, Michèle PRADALIER-SCHLUMBERGER, « L'art cistercien dans le Midi toulousain », dans *Les Cisterciens de Languedoc (XIII^e-XIV^e s.)*, Cahiers de Fanjeaux n° 21, 1986, pp. 313-370. Pour la Gascogne, par exemple, C. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse en Gascogne centrale*, thèse Nouveau régime, Université de Toulouse-Le Mirail, 2000.

⁶⁰ Patrice CABAU, « Foulque, marchand et troubadour de Marseille, moine et abbé du Thoronet, évêque de Toulouse (v. 1155/1160-25.12.1231) », dans *Les Cisterciens de Languedoc (XIII^e-XIV^e s.)*, Cahiers de Fanjeaux, t. 21, Toulouse, 1986, pp. 151-179. On remarquera néanmoins que l'église de l'abbaye du Thoronet dont Foulques a été l'abbé comporte un chœur semi-circulaire...

la cathédrale du début du XIII^e siècle à l'évêque. Il aurait lancé la reconstruction de l'édifice épiscopal dès son arrivée à Toulouse en 1206. Le chantier était en cours au moment du siège de la ville en 1217. Lorsque survient son décès, le 25 décembre 1231⁶¹, le monument n'est pas achevé mais on peut considérer que le chantier est terminé autour du milieu du siècle.

En privilégiant un chevet à fond plat, Foulques révolutionne l'architecture religieuse de son temps, tout en s'inscrivant dans le paysage architectural du midi de la France. Son grand bouleversement, c'est d'associer un chœur rectangulaire à un siège épiscopal dans une démarche tout à fait originale⁶². Quelques raisons permettent de légitimer ce choix : en arrivant à Toulouse, l'évêque trouve un diocèse éprouvé par l'hérésie, appauvri par les confiscations des nobles, affaibli par une année de vacance à la mort de Fulcrand en septembre 1200 et par les querelles liées à la nomination du nouvel évêque auquel va succéder le cistercien. L'absence de moyens économiques en vue de financer la reconstruction de la cathédrale et l'obligation de hâter les travaux peuvent expliquer le choix de conserver les murs gouttereaux de la nef romane et de mettre l'accent sur une façade et sur un chœur entièrement inédits, formant l'alpha et l'oméga de la nouvelle église-mère du diocèse.

En même temps, on peut considérer que le nouvel évêque est désireux de ne pas faire totalement table rase de la construction antérieure. En conservant les murs gouttereaux de la nef d'Isarn ainsi que certains chapiteaux des années 1100, Foulques s'inscrit dans la lignée de ses prédécesseurs dont il poursuit l'œuvre constructrice en s'adaptant aux bouleversements de son époque qui l'obligent à jeter les bases d'une cathédrale capable de répondre aux exigences de son temps.

En choisissant un chœur à fond plat de même largeur que la nef, Foulques renforce le lien entre la zone des fidèles et l'espace des chanoines, affirmant ainsi l'unité de son Église, adopte une forme architecturale simple, qui tranche avec le chœur antérieur, que la voûte d'ogives permet de voûter sans difficulté. La nouvelle direction imprimée par l'ancien abbé du Thoronet au chantier de la cathédrale s'explique aussi par des besoins liturgiques différents de ceux des années 1100, désormais en prise directe avec le contexte religieux contemporain⁶³ : en choisissant un grand espace désencombré et unifié, l'évêque favorise le rassemblement des fidèles, concentre leur attention vers un chœur simple et monumental formant, peut-être, un espace identique à l'une ou l'autre des travées de la nef. Enfin, qu'on soit à l'intérieur de l'église ou devant sa façade occidentale, l'espace désormais disponible atteste l'importance du rassemblement des foules lors des cérémonies religieuses et des prises de parole par les chœurs de la prédication qui bénéficient, dès le début du XIII^e siècle, d'une vaste esplanade placée à l'ouest de l'église, en remplacement d'un cimetière déplacé à l'occasion de l'agrandissement de la cathédrale vers le couchant⁶⁴.

L'hypothèse d'un chœur à fond plat construit à l'extrémité orientale de la cathédrale de Foulques permet aussi d'expliquer le relatif succès de ce type de chevet dans les monuments appartenant à la première génération du gothique méridional. Quelques édifices sont particulièrement significatifs : l'église Notre-Dame du Bourg à Rabastens fut reconstruite dans le deuxième tiers du XIII^e siècle sur le modèle, non seulement de la nef de la cathédrale de Toulouse⁶⁵, mais probablement de l'église de Foulques tout entière. En effet, érigée en briques, l'église du XIII^e siècle adoptait un plan rectangulaire et comportait une nef à vaisseau unique de quatre travées voûtées d'ogives dont la dernière servait de chœur à fond plat.

⁶¹ Rappelons que Foulques a été inhumé dans le chœur de l'abbatiale cistercienne de Grandselve, près de l'autel, ultime témoignage de l'attachement de l'ancien marchand et troubadour à l'ordre des moines blancs...

⁶² En tout cas pour le midi de la France. Il existe quelques cas de cathédrales médiévales à chevet plat, comme à Saint-Pierre de Poitiers, dont le chœur date de la deuxième moitié du XII^e siècle. On peut citer le chœur rectiligne de la cathédrale de Luçon qui date de la première moitié du XIII^e siècle. À Dol, en Bretagne, le chevet plat est de la fin de la première moitié du XIII^e siècle.

⁶³ C. BALAGNA, « L'architecture gothique méridionale : art national ou nationalisme artistique ? », dans *Inter-Lignes*, n° 8, 2012, pp. 13-29.

⁶⁴ O. TESTARD, « La vieille nef de la cathédrale de Toulouse et ses origines méridionales », p. 86, rappelle que « les cisterciens sont par ailleurs les promoteurs de la prédication en langue vulgaire, rapprochant les orateurs des fidèles ».

⁶⁵ Guy AHLSELL DE TOULZA, « L'église Notre-Dame du Bourg de Rabastens », dans *Congrès archéologique de France, Albigeois, 1982*, Paris, 1985, pp. 399-414.

Il est d'ailleurs tout à fait révélateur de remarquer que l'église fut agrandie vers l'est au tout début du XIV^e siècle grâce à la construction d'une travée de chœur précédant une abside polygonale à cinq pans coupés encadrées de chapelles entre les contreforts que l'on trouvera également, au cours du XIV^e siècle et du siècle suivant, installées au nord et au sud de la nef⁶⁶. En construisant un vaste chœur sur le modèle de celui des églises des Dominicains et des Franciscains de Toulouse, le prieur change de point de référence et la nouvelle priorale entre alors dans la filiation des édifices de la deuxième génération du gothique méridional. Le chœur à fond plat, peut-être construit à l'image de celui de la cathédrale de Foulques, avait vécu...

L'ancienne priorale Saint-Alain de Lavaur, érigée en cathédrale en mars 1318, fut également reconstruite vers le milieu du XIII^e siècle⁶⁷. On peut dire que la reconstruction fut tout autant religieuse que politique, la ville de Lavaur ayant joué un rôle prépondérant lors de la croisade contre les Albigeois et formant un des principaux sièges de l'hérésie⁶⁸. À partir de 1255, on s'engage à bâtir une nouvelle église dans un délai de cinq ans. Elle avait la forme d'un rectangle de briques établissant une nef à vaisseau unique de cinq travées voûtées d'ogives dont la dernière, à l'est, servait de chœur. Ici aussi, le chevet plat a laissé la place, à partir de 1322, à une abside à sept pans coupés qui, de l'extérieur, imite les grands sanctuaires des Mendiants. Comme à Rabastens, le chœur à fond plat est apparu totalement démodé, vestige d'une époque où l'adoption d'un chœur rectiligne était en lien avec la lutte contre l'hérésie.

Un troisième édifice peut être cité. Il s'agit de l'église Saint-Jean de Najac, sanctuaire paroissial modeste par ses dimensions mais exceptionnel par le nombre et la qualité des documents d'archives conservés qui expliquent l'histoire de l'église dans la deuxième moitié du XIII^e siècle⁶⁹. En 1258, les inquisiteurs proposent aux consuls de la ville de construire une nouvelle église qui devra être achevée en sept ans. Elle ne le sera vraiment qu'en 1280⁷⁰. L'église, à nouveau, est un rectangle composé de quatre travées voûtées d'ogives dont les trois travées occidentales servent de nef et la quatrième de sanctuaire⁷¹. Bien que la mise en œuvre suggère, par certains côtés, l'influence du gothique septentrional nettement visible dans le château qu'Alphonse de Poitiers était en train d'agrandir au sommet de l'escarpement rocheux qui domine l'église, cette dernière est encore marquée par le gothique toulousain.

Sans vouloir faire de ces comparaisons les éléments d'une trop longue énumération, il me semble néanmoins pertinent de mentionner deux derniers édifices, moins connus que les précédents mais tout aussi intéressants pour notre démarche qui vise à clarifier l'énigme du chœur de la cathédrale de Foulques. Je pense tout d'abord à l'église de Poucharramet, située au cœur du Savès, près de Rieumes⁷². Il s'agit d'un témoin privilégié de la présence des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, à l'origine de la fondation de nombreux bourgs ecclésiastiques dans le Midi de la France. L'église est citée dans un long procès qui dura de 1215 à 1260 dans lequel il est dit qu'elle n'est pas entièrement voûtée. Construite en briques, elle forme un rectangle allongé, divisé en trois travées carrées voûtées d'ogives, la dernière travée orientale servant de chœur⁷³. La situation du monument, aux portes de Toulouse, la date de la construction, le plan mis en œuvre et le couverture semblent

⁶⁶ Construit par Bernard de Latour, prieur de Notre-Dame du Bourg et recteur de l'Université de Toulouse, le chœur fut consacré le 29 juin 1318.

⁶⁷ G. AHLSELL DE TOULZA, « La cathédrale Saint-Alain de Lavaur », dans *Congrès archéologique de France, Albigeois*, pp. 325-344.

⁶⁸ *Idem*, p. 327.

⁶⁹ M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, « Najac, église Saint-Jean l'Évangéliste », dans *Congrès archéologique de France, Monuments de l'Aveyron, 2009*, Paris, 2013, pp. 247-253.

⁷⁰ *Idem*, p. 247. L'église ne fut consacrée qu'en 1363.

⁷¹ *Idem*, p. 248 et p. 253, note 18. L'auteure suppose d'ailleurs, sans aller plus loin, que le chevet de la cathédrale de Foulques était à fond plat.

⁷² C. BALAGNA, « A l'aube de l'art gothique, un édifice témoin : l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », dans *Supplément à Archéo en Savès*, septembre 2004, pp. 1-28.

⁷³ C. BALAGNA, « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », art. cit.

bien correspondre au rayonnement de la cathédrale de Foulques dans les deux premiers tiers du XIII^e siècle, au moins⁷⁴.

Enfin, nous pouvons effectuer de fructueux rapprochements avec une autre construction religieuse, située en Gascogne centrale. Il s'agit de l'église de Saint-Christaud qui se trouve au sud-ouest de l'actuel département du Gers⁷⁵. Tout concourt à rapprocher Saint-Christaud de Poucharramet, et donc, indirectement de la cathédrale de Foulques. Tout d'abord, le village de Saint-Christaud est probablement une sauveté fondée par les Templiers, auxquels a succédé une communauté de moines Antonins venus de Toulouse. Ils y auraient établi un hôpital dédié aux pèlerins et aux voyageurs ainsi qu'une église, celle que l'on peut admirer aujourd'hui, qui a remplacé un premier édifice religieux, qu'Oger, comte de Pardiac, a donné à l'archevêque d'Auch en 1088. La construction peut être bien datée, non seulement par l'analyse archéologique, mais également grâce à une inscription gravée sur une pierre conservée au musée des Augustins de Toulouse⁷⁶. On peut donc en conclure que l'église était en construction au milieu du XIII^e siècle.

C'est un édifice rectangulaire divisé en trois travées presque carrées voûtées d'ogives quadripartites dont la dernière sert de chœur. C'est aussi le plan des églises de l'Hôpital-Sainte-Christie et de Lau mais traité de manière plus monumentale⁷⁷. À l'extérieur, comme à Poucharramet, la qualité de la construction frappe par l'harmonie des parements de brique - matériau tout à fait original dans cette région de pierre qui confirme la provenance « toulousaine » de cette communauté de moines Antonins - par la régularité du percement des fenêtres en plein cintre à double ébrasement et par l'impression de stabilité qui se dégage des contreforts massifs placés au droit des arcs doubleaux et aux extrémités du bâtiment, de manière perpendiculaire l'un à l'autre. Tous ces éléments confèrent à l'édifice une grande simplicité et une admirable rigueur qui étaient sans doute deux des traits distinctifs de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse au début du XIII^e siècle.

Conclusion

Pour soutenir l'existence d'un chœur à fond plat dans la cathédrale de Foulques, on peut extrapoler quelques observations à partir de la stimulante étude d'O. Testard sur la signification de la façade du début du XIII^e siècle⁷⁸ et imaginer la façon dont pouvait se présenter le mur oriental du chevet. En s'appuyant sur les éléments d'architecture et de sculpture encore conservés sur les murs intérieur et extérieur de la façade actuelle, l'auteur en a déduit que les travaux de reconstruction de l'édifice religieux avaient commencé par l'érection de la partie basse de la façade, puis s'étaient poursuivis au chevet avant de revenir à la façade dont l'achèvement s'est fait par la rose.

Même si l'architecte, qu'il soit clerc ou laïc, est bien le responsable de la bonne marche du chantier, l'évêque joue, bien entendu, un rôle fondamental dans la synthèse des éléments essentiels de la cathédrale dans son aspect définitif, que ce soit dans le choix des matériaux, dans le plan général de l'église, dans ses dimensions, dans son élévation, dans la quantité, l'emplacement et la taille des percements, dans la présence forte ou réduite du décor sculpté, du décor peint...

À ce titre, et tout semble le montrer, Foulques apparaît comme le responsable de l'apparence de sa cathédrale, très différente de celle de ses prédécesseurs. Pourtant, il semble bien que trois portails étaient percés dans la partie inférieure de la façade alors que la nef n'est constituée que d'un seul vaisseau. Il peut y avoir plusieurs raisons à cela : la volonté de rappeler les dispositions de

⁷⁴ De nombreux indices semblent prouver que le gros-œuvre a avancé d'est en ouest, comme à Toulouse. Le voûtement, lui, paraît avoir été réalisé d'ouest en est, dans les dernières décennies du XIII^e siècle, puisque la clef de voûte de la travée centrale porte la date de 1282. C. BALAGNA, « Une date pour écrire l'histoire artistique ? L'exemple de l'église de Poucharramet (Haute-Garonne) », dans *Histoire de l'Écriture, Écriture de l'H(h)istoire*, Actes du colloque international de l'Institut Catholique de Toulouse des 12-13-14 mars 2014, 2016, pp. 307-349.

⁷⁵ C. BALAGNA, *L'architecture gothique religieuse ...*, t. I, pp. 123-132.

⁷⁶ Cette inscription, retrouvée sur un des supports de l'église révèle que « l'an 1260, Pierre de Monlaur fit faire ce pilier pour l'âme des siens, de son père et de sa mère, et pour celles et ceux de tout son lignage, déjà nés ou encore à naître ».

⁷⁷ C. BALAGNA, « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », art. cit.

⁷⁸ O. TESTARD, « Réflexions sur la signification de la façade occidentale de la cathédrale de Toulouse », art. cit.

l'ancienne façade à l'époque où la nef était à trois vaisseaux, le souhait de montrer aux fidèles que l'église leur est dédiée et qu'en ces temps troublés l'évêque est soucieux de leur accueil⁷⁹, la mise en avant de la signification des nombres et donc du symbolisme trinitaire auquel se rapportent ces trois percements. On aura d'ailleurs remarqué que la référence à la Trinité est aussi visible à d'autres endroits sur la façade (la façade est divisée en trois parties, le deuxième niveau présente sept ouvertures (quatre + trois) et le niveau de la rose est aussi divisé en trois zones verticales)⁸⁰.

Dans le monde cistercien, rares sont les façades occidentales qui comportent trois portails monumentaux. Si l'on prend comme exemples les abbayes à chevet plat que nous avons évoquées plus haut⁸¹, leur façade est percée d'une ou plusieurs portes, hiérarchiquement différenciées : à Fontenay, il n'y a qu'un portail, mais la façade est divisée en trois parties verticales et dans la partie centrale on trouve trois niveaux horizontaux d'ouvertures dont les deux rangées supérieures comprennent respectivement quatre et trois baies ; à Noirlac, la façade, achevée au XIII^e siècle et précédée d'un porche, s'éloigne de la rigueur mathématique des façades du XII^e siècle avec ses deux portails médians ; à l'Escaladieu, nous ne pouvons plus admirer la façade de l'église, détruite pendant les guerres de Religion ; à Sylvanès, bien que la nef soit à vaisseau unique, la façade n'a pas de portail central mais deux portes modestes percées au nord et au sud du mur ouest ; à Silvacane, enfin, la façade occidentale est tripartite, le portail central étant accosté de deux portes plus petites donnant dans les collatéraux. Au-dessus du portail, il ya deux niveaux superposés d'ouvertures, les trois baies en plein cintre du milieu étant surmontées d'un oculus⁸².

Il semble donc que Foulques se soit éloigné de l'influence cistercienne dans le domaine de l'organisation de la façade principale qui, nous venons de le voir, ne paraît pas obéir à de véritables préconisations destinées à être appliquées de façon globale. Cela peut signifier qu'en endossant l'habit d'évêque, il a pris conscience des différences architecturales qui existent entre la sphère régulière et séculière, plus particulièrement lorsque le monument doit être en accord avec le contexte religieux contemporain et les bouleversements que connaît la société.

En revanche, il y a peut-être une autre raison à la présence des trois portails en façade si l'on imagine, à partir d'eux, l'élévation du mur oriental du chœur. Comme je l'ai évoqué plus haut, le *novum opus* de Foulques semble s'être concentré, si l'on excepte la nef romane dont les murs gouttereaux ont été conservés et qui a « seulement » bénéficié d'un nouveau voûtement, sur la façade occidentale et le chevet, soit les deux extrémités longitudinales de l'édifice, à haute portée symbolique. Il est donc possible que les trois portails d'entrée soient liés aux ouvertures percées dans la zone inférieure du mur oriental du sanctuaire.

Dans son article, O. Testard associe l'avant et le revers de la façade autour de la notion de lumière⁸³. Je pense qu'il faut aller bien au-delà de la façade elle-même, en direction du chœur, véritable canal de lumière divine. En effet, si les portails occidentaux renforcent l'importance de la *Porta Coeli*, ce sont les fenêtres qui entourent l'autel qui, avec lui, attestent la présence de Dieu. Si la « façade occidentale est la première source de lumière de l'église⁸⁴ », la façade orientale en est sans conteste la principale. C'est ainsi qu'on peut imaginer l'existence de trois fenêtres alignées dans la partie basse du mur de fond du chœur faisant écho aux trois portails situés à environ 100 m de là, à

⁷⁹ À Toulouse, et contrairement à la plupart des cathédrales du début du XIII^e siècle, la façade occidentale représentait sans doute le seul accès disponible pour les fidèles. L'absence de transept, la présence d'un important ensemble canonial et la configuration de l'espace empêchaient tout autre lieu d'entrée réservé aux laïcs.

⁸⁰ O. TESTARD, « Réflexions sur la signification de la façade occidentale de la cathédrale de Toulouse », p. 102 souligne que les cisterciens ont été particulièrement intéressés par la signification symbolique des nombres. On le voit, par exemple, au chevet de l'église de Sylvanès, dans le Rouergue méridional.

⁸¹ Voir *supra*, note 56.

⁸² Convoquer d'autres façades principales d'abbayes cisterciennes antérieures au XIII^e siècle montre qu'il n'y a pas de véritables normes dans leur agencement, même si, en général, on retrouve trois niveaux d'ouvertures superposées. Si l'on prend l'exemple du Thoronet, abbaye chère au cœur de Foulques, la façade est percée de deux petites portes latérales, dont la porte des convers, surmontées d'une petite fenêtre. Il n'y a pas de portail central. Au milieu, au-dessus d'un pan de mur aveugle, on a percé deux fenêtres surmontées d'un oculus...

⁸³ O. TESTARD, « Réflexions sur la signification de la façade occidentale de la cathédrale de Toulouse », pp. 106-109.

⁸⁴ *Idem*, p. 109.

l'ouest. D'ailleurs, les monuments romans à nef à vaisseau unique et à chevet plat sont souvent agrémentés d'un triplet dans le mur oriental du chœur⁸⁵. Le chœur à fond plat de l'abbatiale de Saint-Amand de Coly, construit dans le dernier tiers du XII^e siècle⁸⁶, présente un double intérêt pour nous puisqu'il est voûté d'ogives quadripartites et éclairé par trois baies alignées, sous un oculus, dans la partie médiane de l'élévation.

Dans le cadre de cette hypothèse, on reviendrait, en partie, à l'art cistercien du XII^e siècle. C'est en effet, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, que sont construits de nombreux chevets cisterciens, parmi les plus beaux et les plus harmonieux. Quand le sanctuaire est à fond plat, un triplet est percé dans la partie inférieure du mur oriental, comme on peut le voir à Fontenay, à Noirlac, à Sylvanès, à Silvacane. Était-ce le cas à Grandselve ? C'est possible, mais il est aujourd'hui impossible de le dire avec certitude⁸⁷.

Enfin, il faut accorder une grande importance à la rose de la façade occidentale de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse⁸⁸. Sans entrer dans le détail des interprétations d'O. Testard⁸⁹, on peut simplement s'intéresser à elle dans le but d'essayer d'imaginer l'élévation du mur oriental du chœur de la cathédrale du début du XIII^e siècle. Pivot de la composition de la façade et de sa signification⁹⁰, elle est exceptionnelle par ses dimensions, par sa structure et par sa relative précocité en façade d'une cathédrale du midi de la France⁹¹.

À nouveau, nous pouvons convoquer les façades cisterciennes de la deuxième moitié du XII^e siècle et du début du siècle suivant dans lesquelles les roses sont de plus en plus fréquentes, percées à la fois en façade occidentale⁹² mais également dans les murs pignons des bras de transept⁹³ et, bien entendu, dans le mur oriental du chœur quand ce dernier est à fond plat⁹⁴. Justement, à Grandselve, les fragments d'une rose ont été découverts lors des fouilles réalisées à l'emplacement du chœur à fond plat de l'abbatiale⁹⁵. À Santes Creus, abbaye fille de Grandselve, le chœur, de même plan et sans doute terminé au début du XIII^e siècle, est percé d'une magnifique rose qu'on a déjà rapprochée de

⁸⁵ Pour ne faire référence qu'aux monuments cités dans le cadre de cette étude, je pense, par exemple, à l'église de Lau, à Laujuzan et à celle de Poucharramet. Dans l'église de l'Hôpital-Sainte-Christie, à Cravencères et à Saint-Christaud, le triplet est présent mais disposé en deux rangées superposées. C. BALAGNA, « L'influence des ordres hospitaliers et militaires dans l'émergence de l'architecture gothique en Gascogne et Toulousain », art. cit. En Bordelais, les chevets plats percés d'un triplet sont également à prendre en compte. J. GARDELLES, « Chevets plats et voûtements d'ogives en Bordelais au début de l'âge gothique (fin XII^e-XIII^e siècle) », art. cit.

⁸⁶ G. SÉRAPHIN, « Premières croisées d'ogives en Quercy et Périgord méridional : quelques jalons chronologiques », dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. LXX, 2010, pp. 97-124.

⁸⁷ L'abbaye de Grandselve a fondé une fille, en Catalogne, en 1150. Cette communauté, d'abord implantée à Valldaura del Vallès, s'est installée en 1158 à Santes Creus, donnant naissance à l'une des plus belles abbayes cisterciennes d'Espagne. Le remarquable chevet de Santes Creus, avec son triplet et sa rose, est peut-être inspiré du chevet de Grandselve.

⁸⁸ Dans son étude, O. Testard associe les sept fenêtres situées au-dessus des trois portails aux septénaires de l'Apocalypse, de manière à pouvoir faire le lien avec « la représentation de l'Agneau-Christ en gloire dans la Jérusalem céleste de la rose ». Plutôt qu'y voir un « septième temps, celui qui précède le temps de la rose », pourquoi ne pas proposer de faire de ces sept ouvertures une lecture mariale ? En effet, ces sept baies pourraient être associées à Marie, Maison de la Sagesse à sept colonnes (Prov 9,1) puisque Marie a été parée des sept Dons de l'Esprit. On sait qu'à l'époque médiévale, on a souvent mis en parallèle la Vierge et le temple de la Sagesse à l'entrée duquel se trouvent installées les sept fenêtres qui sont au-dessus des trois portails. Peut-être faut-il y voir un exemple de l'immense dévotion à Marie des cisterciens et de Foulques en particulier ?

⁸⁹ O. TESTARD, « Réflexions sur la signification de la façade occidentale de la cathédrale de Toulouse », pp. 95-105, notamment.

⁹⁰ *Idem*, p. 95.

⁹¹ Pour O. TESTARD, « La vieille nef de la cathédrale de Toulouse et ses origines méridionales », p. 91, la rose a pu être sculptée vers 1210-1220. Dans son étude de 2001, « Réflexions sur la signification de la façade occidentale de la cathédrale de Toulouse », p. 102, l'auteur propose qu'en 1229, c'est « le moment où l'on projette ou élève la rose occidentale de la cathédrale ». Pour D. CAZES, « Sur quelques roses à rayonnement de colonnettes du XIII^e siècle en Languedoc et en Catalogne », p. 642, la rose date du premier tiers du XIII^e siècle.

⁹² Une rose se trouvait en haut de la façade occidentale de l'abbatiale de Grandselve.

⁹³ C'est par exemple le cas dans l'ancienne abbatiale de Flaran, dans le Gers, où une rose est percée en haut du mur sud du bras sud du transept. Il semble que les bras de transept de l'abbatiale de Grandselve étaient également pourvus d'une rose.

⁹⁴ C'est le cas à Noirlac, à Sylvanès, à Silvacane, avec parfois des variantes dans le nombre, le profil et l'emplacement des ouvertures.

⁹⁵ D. CAZES, « Le chevet de l'église abbatiale de Grandselve d'après les fouilles », dans *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1979, pp. 75-84.

celle de l'abbaye de Tarn-et-Garonne et de celle de la cathédrale de Foulques⁹⁶. D'ailleurs, les chapiteaux de la rose toulousaine sont très proches, en termes d'épannelage et de décor, de ceux que l'on rencontre dans les édifices cisterciens régionaux des années 1200 et plus particulièrement à Grandselve. On peut donc envisager la possibilité que le mur oriental du chœur à fond plat de la cathédrale de Foulques ait été percé d'un triplet surmonté d'une rose, magnifiant ainsi la zone de l'autel, à environ 100 m de la façade occidentale qui, par sa composition, préfigurait celle du chœur de la cathédrale.

À partir de ces quelques observations, il est possible que le chœur construit par Foulques, dans les premières décennies du XIII^e siècle, ait été à fond plat, peut-être aussi large que les travées de la nef à vaisseau unique, et voûté d'ogives comme elles. S'il est impossible d'en connaître les dimensions et l'élévation, on peut néanmoins proposer que son mur oriental ait pu être percé d'un triplet surmonté d'une rose, comme dans certains édifices cisterciens contemporains. Peut-être était-ce d'ailleurs l'élévation du chœur à fond plat de l'ancienne abbatale de Grandselve dont était proche l'évêque toulousain ?

En concentrant les innovations techniques et symboliques sur les façades occidentale et orientale, Foulques introduit l'idée de l'existence d'un lien très fort entre ces deux zones entièrement nouvelles de la cathédrale. Comme dans la cathédrale de Laon, citée à dessein en début d'étude, la rose de la façade occidentale annonçait peut-être celle du chœur. Dans cet édifice de Picardie, chef-d'œuvre du gothique des années 1200, la façade occidentale peut, en dépit de très nombreuses différences, évoquer celle de la cathédrale toulousaine avec ses trois portails saillants, ses fenêtres alignées au-dessus et sa grande rose accostée de deux fenêtres latérales⁹⁷. Antérieure au nouveau chœur, élevé vers 1200 en remplacement de l'ancien, la façade a peut-être servi de modèle à l'architecte pour élever le chœur des chanoines qui se termine par un mur droit percé d'un triplet surmonté d'une magnifique rose qui s'inscrit, comme à Toulouse, sous un grand arc qui souligne sa parfaite rotondité.

Ce qui est nouveau, c'est de pouvoir supposer que l'œuvre de Foulques n'est ni tout à fait cistercienne, ni tout à fait « épiscopale ». En utilisant les innovations cisterciennes dans le cadre du plan, du couvrement, de l'organisation de la façade, qu'elle soit destinée aux fidèles, à l'ouest, ou aux chanoines, dans le chœur, et en les adaptant à une cathédrale qui doit désormais répondre aux troubles que l'hérésie entraîne, l'ancien cistercien donne l'impression de maîtriser toutes les déclinaisons du vocabulaire de l'art religieux de son époque.

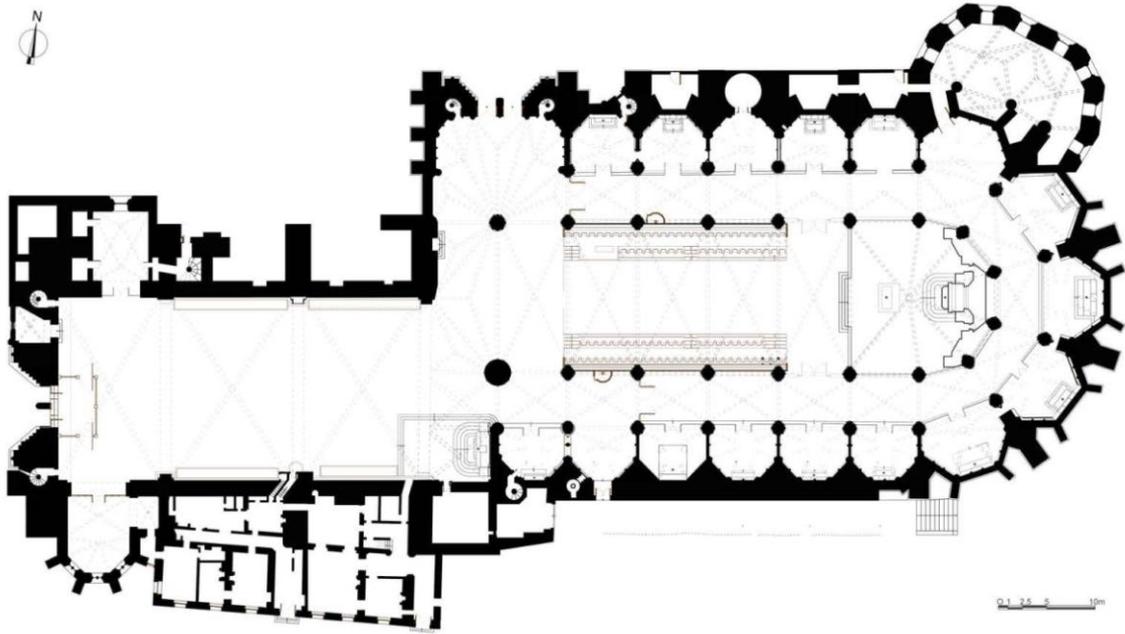
En conjuguant la tradition romane méridionale, les apports cisterciens, la fonction et le statut de la cathédrale toulousaine, Foulques a peut-être contribué à créer un nouveau style architectural, celui de la première génération du gothique méridional, autour de 1200. La question est, bien sûr, de savoir comment se présentaient les murs orientaux des chœurs à fond plat des premières églises des Dominicains et des Franciscains de Toulouse ainsi que les chevets plats de Notre-Dame du Bourg et de Saint-Alain de Lavaur, entre autres, avant les reconstructions du début du XIV^e siècle⁹⁸.

Si aujourd'hui, la « vieille nef » de la cathédrale est obscure, nul doute qu'au moment de sa construction la lumière y était beaucoup plus abondante. Les fidèles, rassemblés dans ce vaste espace, ouvert et dilaté, se trouvaient peut-être encadrés par deux remarquables sources lumineuses, celle de la façade qui accueille et laisse espérer, et celle du chœur qui permet d'entrevoir la présence réelle de Dieu.

⁹⁶ D. CAZES, « Sur quelques roses à rayonnement de colonnettes du XIII^e siècle en Languedoc et en Catalogne », art. cit. On peut aussi citer les roses de la cathédrale de Lérida.

⁹⁷ Dany SANDRON, « Laon. Cathédrale Notre-Dame », dans *Picardie gothique. Autour de Laon et Soissons*, Paris, 2001, pp. 188-207.

⁹⁸ À Saint-Jean de Najac, le chœur, construit dans la deuxième moitié du XIII^e siècle s'est déjà éloigné du triplet et de la rose que nous envisageons pour le chœur de Foulques. En revanche, la rose occidentale, mise en place entre 1258 et 1268, « dérive, en plus ajourée, de la rose de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse ». M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, « Najac, église Saint-Jean l'Évangéliste », pp. 250-251.



Nef raymondine - gothique méridional

Chœur - gothique du Nord

Fig. 1 : Toulouse, cathédrale Saint-Étienne, plan au sol (J.-L. Rebière, ACMH)

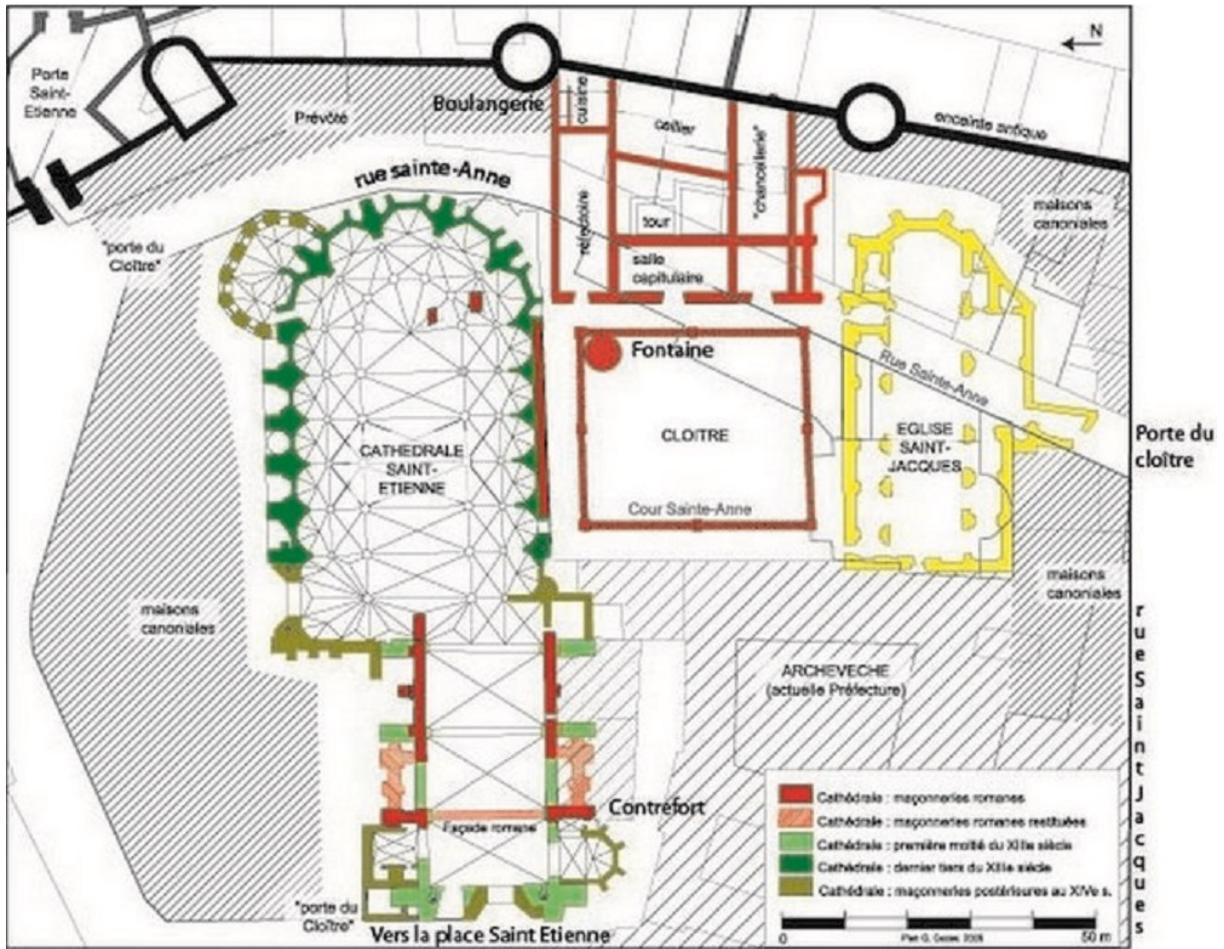


Fig. 2 : Plan restitué du quartier canonical Saint-Étienne de Toulouse sur fond de cadastre actuel (dessin Q. Cazes)

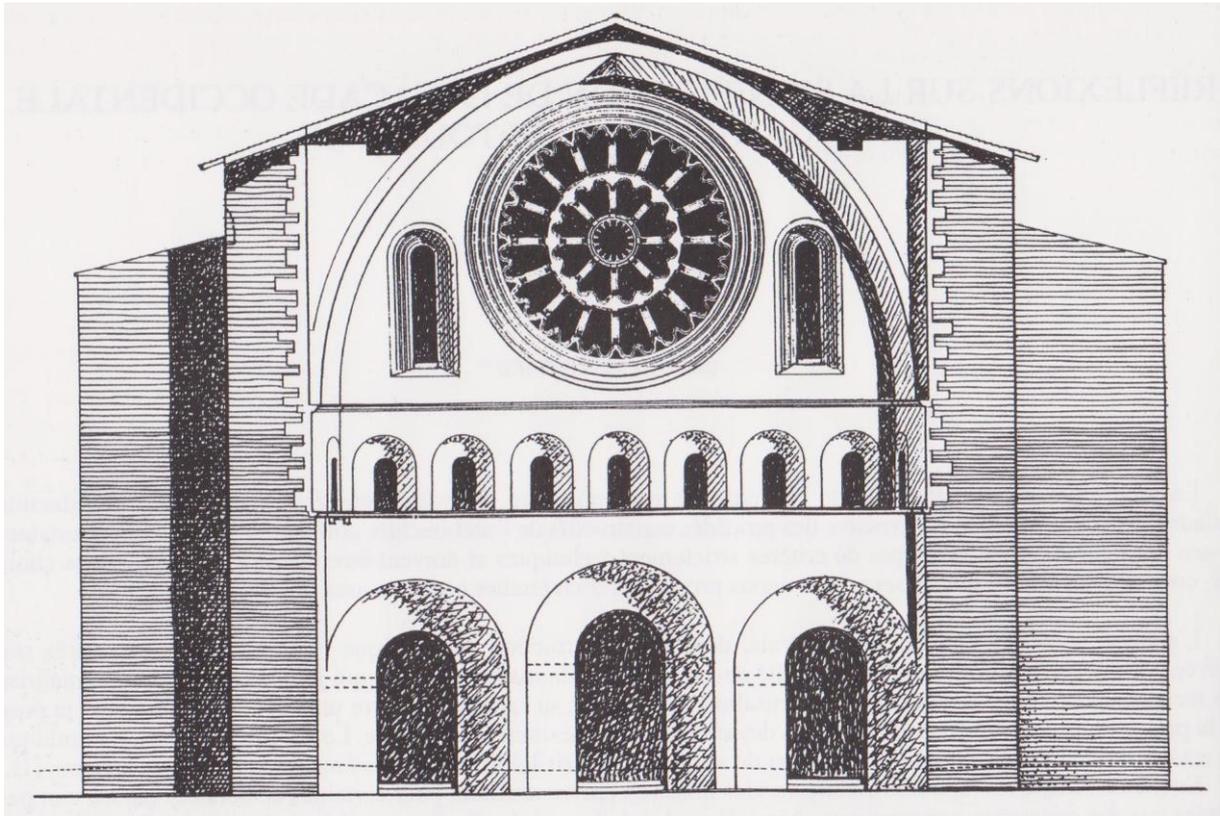


Fig. 3 : Cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, restitution de la façade occidentale vers le milieu du XIII^e siècle (relevés et dessin O. Testard)